

## *L'esthétique anarchiste de Ramón Acín*

Sonya TORRES PLANELLS

*Ramón Acín (1888-1936). Una estética anarquista y de vanguardia*  
(Virus, Barcelone, 272 p., 1998).

**R**ICHEMENT illustrée, la biographie que Sonya Torres Planells consacre à Ramón Acín a l'avantage de sortir du relatif oubli où elle était tombée une attachante figure du mouvement libertaire espagnol. En abordant les multiples facettes du personnage – militant de la CNT, pédagogue novateur, écrivain et chroniqueur talentueux, collectionneur et artiste –, elle forme un tout cohérent et tente plus particulièrement de saisir, chez le dessinateur, peintre et sculpteur qu'Acín fut avant tout, ce qui, selon l'auteur, relève de l'« esthétique anarchiste et d'avant-garde ».

Natif de Huesca – cette ville d'où levèrent quelques anarchistes qualifiés, comme Felipe Alaíz, Angel Samblancat et Ramón Sender –, Acín manifesterait toujours un profond attachement pour sa terre d'Aragon, source évidente d'inspiration esthétique. Ses études, il les mena jusqu'au baccalauréat, puis passa à autre chose. L'École des beaux-arts sentait décidément trop le renfermé pour lui. La sienne, ce fut le musée du Prado, où il recopiait les maîtres, et la bohème madrilène. Juste le temps de sentir l'inspiration et de revenir à Huesca, en 1917, pour y devenir professeur de dessin et rencontrer sa compagne, Conchita Morás. Quelques années auparavant, il avait commencé d'exercer ses talents d'écrivain en livrant ses impressions subversives à un hebdomadaire de Barcelone au titre évocateur, *La ira* (La colère).

S. Torres Planells a raison d'insister sur l'implication journalistique d'Acín. Collaborateur du *Diario de Huesca*, chroniqueur de *Solidaridad Obrera*, cofondateur de *Talión*, fondateur de *Floreal*, il ne cessa de s'intéresser à la presse, qu'il fournissait aussi bien en dessins qu'en articles. « Il dessinait et peignait par nécessité et par tempérament. Il écrivait de même », disait de lui Felipe Alaíz. A lire les extraits qu'en donne la biographe, on y découvre une écriture serrée et incisive où la phrase, toujours courte, manie la métaphore et la parabole sans emphase exagérée. Un style Acín, en somme, où la colère se drape souvent d'humour.

Adhérent à la CNT autour de 1913, Acín participa de très près à ses activités. Délégué à ses congrès de 1918, 1919, 1931 et 1936, orateur dans ses meetings, conférencier, activiste à ses heures et, comme on l'a vu, collaborateur de sa presse, il n'y joua pas à l'artiste, mais y vécut la vie d'un militant à part entière. Sa conception de l'anarchisme, indique S. Torres Planells, se voulait tolérante, humaniste, réservée sur l'emploi de la violence. Au fond, Acín croyait surtout à l'éducation comme moyen de libération humaine et d'émancipation sociale. Et éducateur, il le fut avec passion et constance, héritier d'une riche tradition libertaire en matière d'enseignement et ouvert aux pédagogies nouvelles – celle de Célestin Freinet, dont il se fit un fervent défenseur. Cet « optimisme intransigeant » qu'évoqua à son égard Felipe Alaíz, c'est sans doute sur ce terrain qu'il prit essor, au milieu de ses élèves de l'École normale de Huesca à qui il enseignait, dans la journée, le dessin ou de ceux qui, ouvriers pour la plupart, venaient, le soir, s'initier à l'art.

Pour S. Torres Planells, la singularité d'Acín, « premier artiste authentiquement anarchiste » d'Espagne, tient au fait que son œuvre demeure parfaitement « indissociable » de son engagement révolutionnaire. Et, en effet, sa conception de l'artiste et de son rôle le portait vers une symbiose du culturel et du social, de la création individuelle et du combat collectif. Très éloigné en cela de ses contemporains en art – qu'il fréquenta pour certains, comme Picasso et Gris, García Lorca et Buñuel – Acín demeura toujours un marginal de la renommée, un sans-grade intentionnel et délibéré, un artiste sans prétention de réussite.

On comprendra, bien sûr, qu'il ne soit pas de notre compétence de porter un jugement sur la valeur de l'œuvre picturale et sculpturale d'Acín. On se contentera de rappeler, pourtant, qu'elle fut exposée en son temps et qu'elle connut un certain succès critique. Mais là n'est sans doute pas l'essentiel. Dans l'art comme dans la vie, Acín se voulait multiple, insaisissable, inclassable. Il ne fut pas davantage réaliste que cubiste, expressionniste que surréaliste, mais tout à la fois, selon son humeur. Il n'abandonna pas le dessin pour la peinture, ou celle-ci au profit de la sculpture, il les pratiqua indistinctement, selon son bon vouloir. Comme la gravure ou le collage. En nomade de l'art. En anarchiste. « Ce qui caractérise l'œuvre d'Acín, écrit S. Torres Planells, c'est la recherche incessante, le renouveau constant, la radicale liberté dans le traitement des formes et du langage. » On peut penser que l'art, pour Acín, comptait finalement moins que le mouvement même de la vie et la subversion de l'imaginaire symbolique.

Dans *Un dernier soupir*, Luis Buñuel – dont Acín finança le film *Terre sans pain (Las Hurdes)* grâce à une somme d'argent gagnée à la loterie – évoque sa mort en ces termes : « Quand la guerre commença, en 1936, un groupe d'extrême droite se présenta pour l'arrêter, à Huesca. Habilement, il réussit à leur échapper. Les fascistes s'emparèrent alors de sa femme et annoncèrent qu'ils allaient la fusiller si Acín ne se présentait pas lui-même. Le lendemain il se présenta. On les fusilla tous les deux. »

Malgré quelques erreurs de détail, l'ouvrage de S. Torres Planells restitue toute la richesse de ce personnage singulier.

**José Fergo**